

Yves Bonnefoy, poète de la présence au monde en partage

GENÈVE • Invité au Théâtre Am Stram Gram, le poète français, toujours en quête à 91 ans, se lit beaucoup et se dit peu face à des étudiants en éveil.

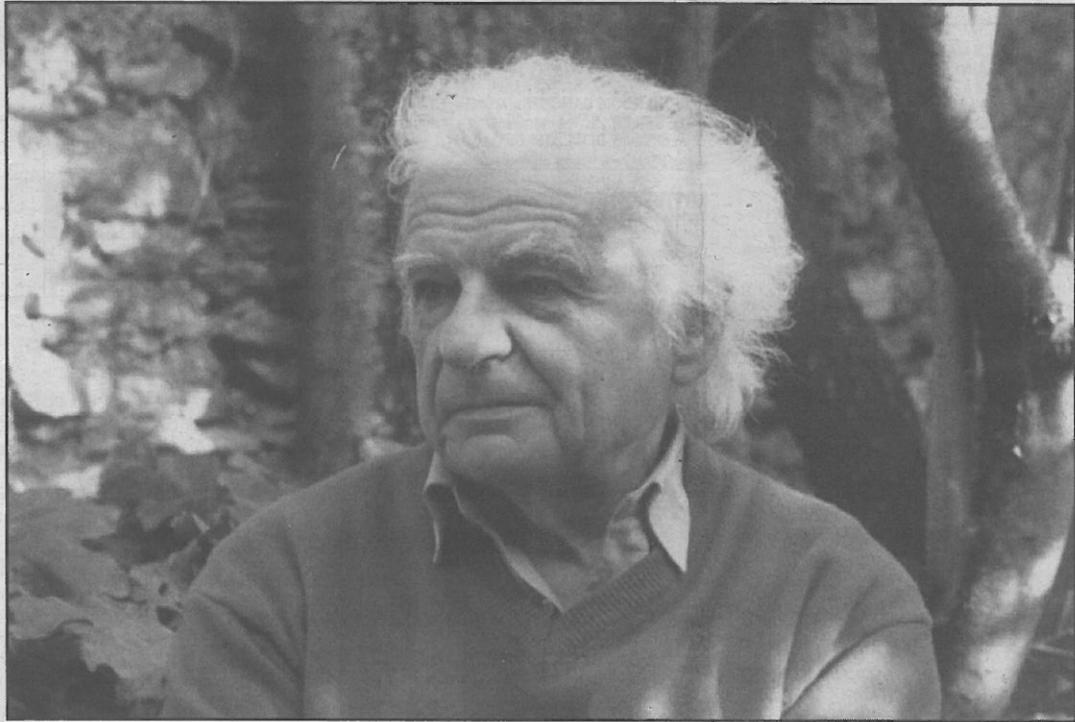
BERTRAND TAPPOLET

Enfant d'un siècle et d'une poésie liée autant à la sensation qu'à la réflexion, une poésie taillée dans le vif de la présence et de l'espérance, creusée par la mémoire rêveuse, voici l'un des plus grands poètes français se refusant à toute étiquette ou «empiègement» par le sens. Passé de Rimbaud et Giacometti, Yves Bonnefoy a semblé suivre, à l'invitation du Théâtre Am Stram Gram vendredi dernier, l'intuition de son préfacer, Jean Starobinski, pour qui sa poésie «est tout entière tournée vers l'objet extérieur qui lui importe, et dont la singularité, le caractère unique, impliquent toujours la possibilité du partage».

Eternellement tissé de fils d'enfance aux énergies sensibles, Bonnefoy, essayiste et traducteur des feux du désir dyonisiaque et shakespearien, confie à son jeune auditoire: «L'adulte oublie l'immédiateté dans les choses du monde naturel, proche. Il y a dans le regard enfantin sur le monde une capacité à recevoir de plein fouet l'éclat des grandes réalités simples. Donc l'enfant est le commencement et la fin de la création poétique, sa (res)sour-ce. La poésie rénove les mots. Elle a aussi pour tâche de faire revivre cet enfant comme étouffé par la voix de l'ingénieur, de l'avocat.»

Poésie émancipée

Le pouvoir de «nommer ce qui se perd». Au plateau, le poète révèle sa voix frêle et grave, ardente et patiente, comme celle de l'acteur Alain Cuny. Assis au centre d'une ligne de collégiens et lycéens aux questions couchées sur partitions, le voici qui livre l'évidence du sensible en sa plénitude teintée d'inquiétude, que borde la bouche obscure de l'inconnu: «Mais le plus cher mais non. Le moins



Pour l'écrivain, le poème est «un état naissant de la plénitude impossible». DR

cruel. De tous nos souvenirs, la pluie d'été. Soudaine, brève.» *La Pluie d'été* ouvre une traversée du réel malickienne, scandée de méditations et inscriptions. S'y cristallisent l'imminence d'une vie rêvée, la vibratile variété des arbres, de l'eau et des pierres saisie entre élévation vers le ciel (réversible avec la terre), écoulement héraclitéen et immobilité pierreuse. Réveillant le temps, levant des images inattendues, ce film de la lecture s'installe suivant le rythme de la marche. A la fois fleuve et fil, vision phosphorescente et secrète invite à entrevoir et entendre.

A ses yeux, «Breton a su formuler... les seules questions qui soient sérieuses: qu'est-ce que la réalité, qu'est-ce qui doit être la 'vraie vie'?» Sa *poétique*? «Rouler plus loin», s'arrêter en chemin pour palper textures et intériorité, où l'on suit la forme en train d'être colonisée puis

vaporisée. La meilleure voie pour saisir le poème est de le délaissier pour s'en aller éprouver les sensations dont il a éveillé le désir. On croirait alors le poète sorti du film *Le Cercle des poètes disparus*, invitant les êtres à se découvrir et tracer leur voie en libre penseur mémoriel: «Vous entendez des mots comme *la maison, l'arbre, l'enfant, le fleuve et la montagne*. Et leur donnez un contenu qui est celui de leur existence propre et de vos souvenirs. S'ils parlent à partir de votre expérience, le poème existe et peut commencer à vous faire du bien. Il faut rendre aux mots la fraîcheur native de la langue. Vous pouvez alors les employer pour mieux comprendre votre vie.»

L'épaisseur des mots

Fils d'institutrice et de contremaître, Yves Bonnefoy affirme son goût précoce pour

l'épaisseur des mots «destinés à valoir le plus possible à l'encontre de l'emploi distrait et superficiel qu'on en fait dans la vie quotidienne». Partant, l'homme pointe «une fonction de la poésie: leur donner leur lustre, éloquence et force». Dans le sillage des *Feuillets d'Hypnos* de René Char refigurés par Frédéric Fisbach dans la Cour d'honneur avignonnaise en 2007, on rêve ainsi à une dynamique mise en corps, espace et voix de la parole de Bonnefoy refusant la gratuité lyrique que Char dénonça si bien après Rimbaud.

Pour l'écrivain, le poème est le début du «dévoilement de la Présence». Mais aussi «le dégel des mots, la dispersion des notions qui figent le monde, en bref un état naissant de la plénitude impossible: et s'il ne peut s'y tenir, il en dit au moins l'espérance», écrit-il dans *Entretiens*. |